Document generated on 04/17/2024 1:19 a.m.

24 images

24 iMAGES

The Sun, the Sun blinded me de Wilhelm et Anka Sasnal

Robert Daudelin

Number 180, December 2016, January 2017

L'année cinéma 2016 — Figures de résistance

URI: https://id.erudit.org/iderudit/84275ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Daudelin, R. (2016). *The Sun, the Sun blinded me* de Wilhelm et Anka Sasnal. *24 images*, (180), 31–31.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2017

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

BY THE TIME IT GETS DARK *d'Anocha Suwichakornpong*

Antidote à la fureur environnante, ***By the Time It Gets Dark*** se dévoile tel un film choral des plus subtils, cherchant à dresser un portrait ambitieux d'une Thaïlande contemporaine. À travers les vies savamment interconnectées de divers protagonistes, qui se croisent, se reflètent et se ressemblent dans leur torpeur, ce magnifique second film de la Thaïlandaise Anocha Suwichakornpong (***Mundane History***) fait quelque peu écho au projet engagé d'un Apichatpong Weerasethakul (***Cemetery of Splendour***) : représenter la Thaïlande, sa situation politique actuelle comme une sorte de coma, de transe, entre l'assoupissement et l'éveil. Par contre, si Weerasethakul répondait plutôt explicitement au coup d'État de mai 2014, Suwicharkornpong dévoile pour sa part un film plus intemporel, s'inspirant du massacre de Thammasat de 1976, mais en abordant strictement la tragédie via notre rapport présent à celle-ci.

Fort de ses raccords qui lient les événements et les vies qui se croisent, ***By the Time It Gets Dark*** vaut par la beauté qui émane de ses équivalences poétiques. Entre le champignon et le pixel mort, par exemple ; entre la discothèque et le temple bouddhiste ; entre les mouvements activistes du passé et leur appropriation artistique au présent ; entre l'industrie traditionnelle du tabac et l'industrie touristique d'aujourd'hui… et ainsi de suite, jusqu'à donner le vertige.

Voici un film de connexions, de bifurcations, de liens et de parallélismes, qui finissent par peindre une image complexe du pays, entre la mélancolie et l'espoir. Puis, sans ne jamais tomber dans la facilité ou l'optimisme vide, Suwichakornpong nous communique une idée simple, mais insaisissable : une impression de transition immuable, une lueur d'espoir dans la noirceur. Comme si elle nous disait que la vie continue malgré le spectre imposant de l'Histoire. Il en revient donc à chacun d'entre nous, à nos plus petits gestes et à nos communautés, de résister et former, jour après jour, une nouvelle image du quotidien – **Ariel Esteban Cayer**

THE SUN, THE SUN BLINDED ME *de Wilhelm et Anka Sasnal*

The Sun, the Sun Blinded Me (Stonce, to stonce mnie oslepito) se présente comme une adaptation libre de *L'Étranger* d'Albert Camus ; le mot interprétation serait sans doute plus juste. Les Sasnal étant également plasticiens, il est tentant de parler de leur troisième long métrage avec le vocabulaire de la peinture : rigueur de la construction, densité des espaces, équilibre des couleurs, etc. Film de plans (de plans rapprochés notamment) dessinés au cordeau, il n'est pas impossible d'imaginer que les cinéastes aient cherché une écriture quelque part fidèle à la phrase camusienne – tel ce plan très court de l'homme dans le train qui l'emmène vers le village où sa mère vient de mourir, plan qu'on pourrait comparer à l'une de ces courtes phrases avec lesquelles Camus ponctue son texte (« Toujours à cause de l'habitude », au hasard dans *L'Étranger*, en serait un bon exemple). La caméra à l'épaule reprend pourtant ses droits périodiquement pour inscrire les gestes mécaniques du personnage dans un quotidien bien réel.

The Sun, the Sun Blinded Me n'en est pas pour autant une œuvre formaliste : au contraire, voici un film « engagé », inscrit dans l'actualité la plus brûlante, mais qui utilise brillamment le cinéma pour déranger. Le film est une charge contre la politique à l'égard des demandeurs d'asile du gouvernement de droite qui règne à Varsovie, bien secondé en cette entreprise par la hiérarchie catholique la plus autoritaire et la plus réactionnaire d'Europe.[1] Faisant de l'Arabe de Camus un Africain noir, les cinéastes inscrivent leur film explicitement dans la crise qui secoue le continent, pour ne pas dire la planète.

Rafat, le héros du film, qui se considère lui-même étranger dans son propre pays, est un être immobile, au point mort : comme le héros de Camus, son mutisme est total, rien ne l'atteint. Par contre, c'est un joggeur impénitent : toujours il doit courir, où qu'il soit, même une fois confiné dans une cellule. Cet homme bouge sans arrêt, mais il fait du sur place, comme la société mise en cause par le film. Sa rencontre avec un « migrant » – « pourrait-il l'aimer ? » est-on en droit de se demander… – mettra à nu ses contradictions, son racisme « ordinaire », ses blessures aussi. – **Robert Daudelin**

1. Les propos des cinéastes à l'occasion de la remise des prix du Festival du nouveau cinéma accréditent clairement cette lecture de leur film.